

Marguerite Noirel

se fait Vulcain

« J'habite dans cet immense rêve de l'océan, je deviens peu à peu un somnambule de la mer et, devant tous ces prodigieux spectacles et toute cette énorme pensée vivante où je m'abîme, je finis par ne plus être qu'une espèce de témoin de Dieu. »

Lettre à Frans Stevens (10 avril 1856), Victor Hugo

Les personnages

YORICK. Personnage incarné par un acteur déguisé en Elfe vert et doré comme un scarabée, les oreilles pointues comme un faune, une coiffure à grelots de fou de roi sur la tête. Yorick est un Yorick qui ressemble fort à Puck¹. Il ose explorer l'inexpliqué.

L'OMBRE. Actrice tout de noir vêtue, en combinaison collante et la tête couverte d'une cagoule : l'Ombre figure Marguerite Noirel.

HELA. Fillette à robe rouge, allégorie de la Mort. Le rôle doit être joué par une femme adulte.

PAULOT. Gérant d'un dépôt d'objets ferreux. Il boit dans la journée mais, pour autant, reste assez présentable. La nuit, il entre dans une sorte de coma dû à l'excès d'alcool. Malheureux en ménage, il s'habille négligemment. Mais il s'attend, au fond de lui-même, à ce que son destin change. Et cela ne manque pas d'arriver.

JEANNOT, DIT LAPINEAU. Gai luron toujours pressé². Acteur grossièrement déguisé en lapin au poil roux.

VULCAIN, DIT LE BOITEUX. Vêtu d'oripeaux en partie couverts par un tablier de forge et portant un chaperon rouge sang surmonté d'une couronne d'or. Il reste toujours plus ou moins dans l'ombre, éclairé seulement par la lueur rougeoyante et oscillante du fer en fusion.

VICTOIRE. Femme du grand monde, toute de sagesse, de bonté et de tolérance qui finit par triompher dans ses propos. Elle est blonde comme les blés et d'une extrême élégance dans une robe bleu ciel ; elle porte aussi d'autres vêtements ou accessoires, tous blancs : corsage, socquettes, gants, étole légère de tulle sur les épaules et béret placé de biais.

¹ Hommage à William Shakespeare : le Yorick d'*Hamlet* et le Puck du *Songe d'une nuit d'été*.

² Hommage à Lewis Carroll et à son *Alice au pays des merveilles*.

Le scénario et les décors

Préambule. Devant le rideau de scène passent, de gauche à droite (du Paradis à l'Enfer), deux soldats (soit deux Poilus, soit deux Ukrainiens) qui portent un brancard sur lequel se dresse *Le Roi triste*³.

I. Sur la scène sont étalés des débris ferreux et autres détritiques épars. Dispute au **dépotoir** entre l'Ombre et Hela. Toutes deux veulent s'approprier des cadavres ou des morceaux de cadavres. Entrent d'autres personnages.

II. Devant le rideau de scène, Yorick raconte les séances d'initiation de Marguerite Noirel chez Vulcain. Au fur et à mesure de son récit, Yorick tourne les pages d'un grand livre posé devant lui sur un lutrin. Après une périlleuse **traversée des Enfers** par l'artiste et son cheminement à l'intérieur de l'Etna, le narrateur décrit son arrivée chez Vulcain qui accepte l'artiste dans sa **forge**. Le dessein de Marguerite Noirel consiste à assimiler les techniques du dieu afin de les utiliser pour elle-même. Alors que Vulcain forge armes et foudre, elle veut utiliser ce savoir-faire pour extirper ceux qu'elle peut sauver du royaume des morts, les ressusciter et en faire des porteurs de messages. À un moment, les spectateurs découvrent une sombre grotte où l'on voit à une forge travailler l'Ombre symbolisant Marguerite Noirel. Vulcain suit son travail avec attention, tel un professeur attentif aux progrès de son élève.

III. Dans un décor de **sous-bois très fleuri**, Yorick parle de lui. Puis interviennent Hela, Victoire et Paulot. Alors que Victoire et Paulot s'avouent leur amour, Hela les observe, cachée derrière un buisson, et enrage de les voir s'unir.

IV. À nouveau au **dépotoir**, Yorick étant présent, Lapineau se fait tuer par Hela. L'Ombre et Hela se dispute la peau de Jeannot. Qu'est-il devenu ? Lapineau s'est transformé en asphodèle⁴ d'un blanc très pur qui orne un champ de bonheur du monde souterrain.

V. Un rideau de cinéma masquant un grand écran⁵ garnit tout le fond de scène. Sur la gauche, une petite paroi grise semi-circulaire protège *Le Roi triste*, mis en valeur sur un haut socle⁶. D'autres œuvres de Marguerite Noirel figurent sur scène : nous sommes à l'**exposition** des sculptures de l'artiste. Yorick, Paulot et Victoire viennent pour parler des buts artistiques de Marguerite Noirel, notamment exorciser la Mort et dénoncer la cruauté

³ *Le Roi triste* (2003). On peut déposer dans le brancard un amas informe recouvert d'un drap blanc et intégrer au convoi deux hommes porteurs d'une grande photographie du *Roi triste* évidemment tournée vers le public.

⁴ *La Théogonie – Les Travaux et les Jours – Autres poèmes*, Hésiode, traduction de Philippe Brunet, commentaires de Marie-Christine Leclerc, Paris, Librairie Générale Française (Le Livre de Poche Classique), 1999, p. 304. Commentaire du *Catalogue des femmes*.

⁵ En accord avec les répliques, il peut se faire des projections de vues des œuvres de Marguerite Noirel.

⁶ Il peut s'agir de l'œuvre ou d'une photographie encadrée de l'œuvre.

humaine. L'Ombre explique son rapport avec le temps. Sous la réprobation générale, Hela entre et demande « à récupérer ce qui lui appartient ». Hela tente d'attraper une sculpture, mais la repose vite en voyant s'avancer vers elle les deux amoureux, Victoire et Paulot. Au-dessus du couple plane et se balance un Cupidon en carton-pâte assis sur un nuage. Le couple fait fuir Hela qui a une peur bleue de l'Amour, pourvu d'un pouvoir supérieur au sien.

Épilogue. Les acteurs chantent le triomphe de Marguerite Noirel.

Par principe, les entrées se font par la gauche et les sorties par la droite.



Le Roi triste (2003)

I – Une dispute

La scène se déroule sur une partie d'un dépotoir d'objets ferreux. Sur le sol sont répandus, épars, de vieilles casseroles, un cadre de vélo, une bêche sans son manche, une herse à demi édentée ou encore un essieu à moyeu unique.

Bruits de dispute. Puis, sur le côté droit de la scène, on aperçoit Hela, la fillette à robe rouge, qui tire vers elle des objets divers (gros entonnoir en tôle, clef anglaise ou grille de four). Mais tous lui échappent, l'un après l'autre, arrachés de ses mains par une inconnue que l'on ne voit qu'à demi, étant dissimulée entre les pendillons, et qui n'est autre que l'Ombre, c'est-à-dire Marguerite Noirel.

HELA. Non, non et non ! C'est à moi ! *Eh là tudieu*⁷ ! L'Ombre !, je t'interdis de me voler mon bien ! Voleuse indigne !

L'OMBRE. Vieillard gloutonne !

HELA. Hyène pisseuse !

L'OMBRE. Crapaud entêté !

HELA. Ânesse mammitique !

L'OMBRE. Chauve-souris onaniste !

HELA. Sorcière griffue !

L'Ombre tire Hela dans les coulisses. On entend Marguerite Noirel donner deux violentes gifles à la fillette qui crie et se met à pleurnicher. En larmes, Hela se rend sur le devant de la scène. L'Ombre la suit en gardant ses distances. Menaçante, elle brandit une vieille poêle à frir toute rongée et percée par la rouille.

L'OMBRE. Va donc voir ailleurs si je m'y trouve !

HELA. Affreuse mégère ! Mais quelle est cette virago qui ose reprendre à la Mort ses cadavres ? Oh !, malheur ! Le Monde à l'envers !

Entre Yorick.

YORICK. Ah !, petite Hela, toujours à te faire plaindre pour obtenir des bonbons ou des câlins...

HELA. Toi, Yorick, tais-toi, sinon je te jette dans l'au-delà !

YORICK. C'est qu'elle voudrait me faire peur !

Yorick, pas innocent du tout, cède à un rire moqueur. La fillette sort de scène. L'Ombre, à l'arrière, continue de chercher dans les ordures quelque objet susceptible de l'intéresser. Yorick s'adresse au public.

YORICK. Hela se croit tout permis. Elle est capable de poignarder en plein cœur des amoureux, juste parce qu'ils sont amoureux. Jolie gamine, elle se comporte comme une vieille fille aigrie.

Entre Hela, qui vient se placer derrière l'Ombre pour surveiller ce qu'elle fait. Puis entre Paulot.

PAULOT. Salut mon bon vieux Yorick ! Mais quel est tout ce tapage ? Quels sont ces cris que j'ai entendus ?

YORICK. Salut à toi, ô brave Paulot ! Ces harpies s'entre-déchirent pour des débris sans valeur !

PAULOT. Ces femmes sont folles ! Mais, Madame Noirel, pourquoi vous êtes-vous déguisée ? Vous êtes tout en noir !

⁷ Hela tue Dieu.

L'OMBRE. J'ai enfilé la tenue d'un fantôme, travestissement indispensable pour un voyage dont je risque de ne jamais revenir. Je porte l'habit d'une Ombre. *Je suis l'Ombre.*

Yorick se tourne vers Paulot, interrompant l'Ombre dans ses explications.

YORICK. C'est une dispute : la Mort, dite Hela, refuse de céder des cadavres à Marguerite Noirel, une soudeuse du genre soudard...

PAULOT. Parlons-nous bien de Madame Noirel, qui récupère des ordures ferreuses pour en fabriquer des personnages odieux ou autres compositions effrayantes ?

YORICK. Elle-même.

HELA. Voleuse de cadavres !

L'OMBRE. Non ! Je ne vole rien. Je récupère les parcelles de cadavres que tu as déchiquetés. Comme Médée, tu découpes tes proies et tu en éparilles les morceaux au hasard. Dans ta cruauté, tu ne veux laisser aux survivants aucun espoir de faire leur deuil ! Monstre dictatorial ! Nazie !

PAULOT. Il y aura du sang et des larmes⁸.

YORICK. Rien ne change... Ces deux-là s'égosillent et se crêpent les cheveux chaque fois qu'elles se rencontrent. Comment pourraient-elles changer l'ordre du monde ? Apaisons ces jeux de dupes !

PAULOT. Elles se battent comme des chiffonniers.

YORICK. Cela semble assez logique dans un dépotoir !

PAULOT. Hola ! Ne mélangeons pas les chiffons et les ordures métalliques !

YORICK. Tant que notre monde sera ce qu'il est, elles se disputeront toujours.

PAULOT. Mesdames, s'il vous plait, un peu de calme, que diable...

HELA. Pardon ? On me demande ?

PAULOT. Voyons Mesdames, vous êtes tout de même dans *mon* dépotoir de débris ferreux.

L'OMBRE. Vous, mêlez-vous de vos affaires !

PAULOT. Justement...

Hela se tourne elle aussi vers Paulot.

HELA. Un bourrin bourré ! Voilà ce que vous êtes !

Les deux femmes semblent un moment s'unir pour retourner leur agressivité contre Paulot.

HELA. Oui ! Un bourrin bourré du matin au soir !

L'OMBRE. Oui ! Un bougre de bourrin rembourré et bourré *du matin au soir* !

HELA. Et ferrailleur cocu *du soir au matin* !

PAULOT. Comment qu'c'est t'y qu'vous pouvez dire des choses pareilles ?

L'OMBRE. Nous avons nos petits secrets. Comme votre épouse qui sait très bien que vous êtes complètement cuit dès la fin du journal télévisé du soir...

HELA. ...Que vous ronflez jusqu'à l'aube et nagez dans votre coma éthylique...

L'OMBRE. ...Pendant ce temps, évidemment, elle reçoit son amant !

HELA. À votre nez et à votre barbe ! En guise d'engin de séduction, tu dois avoir un tout petit tire-bouchon. Que dis-je ? Plutôt une coquille...

⁸ « Je n'ai à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur », phrase prononcée le 13 mai 1940 par Winston Churchill dans son discours devant la Chambre des Communes.

L'Ombre laisse échapper une brève exclamation de désapprobation.

HELA. Voyez donc cette grosse omelette !

L'Ombre, sur un ton compatissant :

L'OMBRE. Regardez-le : il est rouge comme la crête d'un coq.

HELA. Pourtant il est loin d'être un coq au lit !

Paulot offusqué, se reprend :

PAULOT. Oh ! Vous savez, bien motivé, petit oiseau peut devenir grand !

HELA. Mais aurait-il de l'esprit cet énergumène ?

L'OMBRE. Il apprend à se défendre.

Hela se met à sautiller de joie et à chanter :

HELA.

Paulot, petit Paulot, tétard ta tête est laide !

Tétard t'es tarte et niais, t'es mou et si ventru !

Paulot, petit Paulot, tétard au gros pétard,

Tétard t'es z-attardé, vieux, bon pour la poubelle !

PAULOT. Vous osez ! Foutez l'camp et ne revenez plus ! Toutes les deux !

HELA. Poltron sénile ! Toi-même file dare-dare !

Les deux femmes en chœur.

HELA et L'OMBRE. Nous sommes vos meilleures clientes ! Sans nous vous fermeriez boutique !

HELA. Imbécile !

Paulot part dans un coin de la scène, complètement abattu. Il sort une bouteille de vin de sa poche et boit. Les deux femmes se font face à nouveau.

L'OMBRE. Impitoyable tueuse !

HELA. Gourgandine ! Ombre à mettre à l'ombre ! Sangsue !

L'OMBRE. Empoisonneuse perverse !

HELA. Scandaleuse croqueuse de croupions !

L'OMBRE. Ganache impertinente !

Les deux femmes se battent, l'une tirant les cheveux de l'autre, et Hela rouant l'Ombre de coups. Puis elles sortent de scène tout en continuant de se disputer. On entend ensuite, provenant des coulisses, le vacarme provoqué par la chute de toutes sortes d'ustensiles de cuisine.

YORICK. On donne dans les braiements d'équidés dépréciés. C'est du mauvais théâtre de boulevard ! Ces deux là sont capables de tout !

S'adressant au public :

YORICK. Et pourtant... Et pourtant elles auront raison de nous tous, tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre !

L'Ombre et Hela, un peu plus calmes, reviennent sur scène.

HELA. Déjà, quand tu étais petite fille, tu collectionnais tout ce que tu trouvais à ton goût... Même pas des agates colorées et brillantes, ou des rubans roses, excentrique que tu étais !, mais des cailloux ordinaires, galets ternis, bouts de cuir élimés, bobines de fil de fer roussi ou écrous fendus...

Hela hausse des épaules à cette dernière expression...

HELA. ...Ça ne me convient pas du tout. Tu as ainsi attrapé la détestable manie de récupérer des rien-du-tout. Tu aurais plutôt dû tirer les cheveux de tes petites camarades, les griffer, leur voler leur corde à sauter ou leur hula hoop !

L'OMBRE. Comment peux-tu savoir ?...

HELA. Je sais tout sur tous, et depuis toujours !

L'OMBRE. Pourtant, tu parais n'être qu'une fillette à la lisière de l'adolescence⁹.

HELA. La Mort est d'une éternelle jeunesse.

L'OMBRE. Tu es une mécanique infernale condamnée à perpétuellement détruire tout ce que crée le souffle de vie. Ici, pour tous tu es l'insidieuse destructrice. Tu es celle qu'il ne faut pas croiser. Ton nom est maudit !

HELA. Calembredaine ! Ton discours ? C'est du fifrelin ! Des sornettes !

L'OMBRE. Méchante guêpe qui rançonne les faibles si elle ne les tue pas¹⁰ !

HELA. Intox ! Propagande !

L'OMBRE. Fantôme de l'Enfer ! Suppôt de la clique moscovite ! Tu envoies des soldats violer et tuer les femmes aux longs cheveux dorés. Tu mets le feu aux moissons resplendissantes de soleil. Sœur intime de l'Hitler du Kremlin !

HELA. Hiboux, vautours, corbeaux¹¹ !, je souhaite vous offrir des monceaux de cadavres, ceux des ennemis de ma cause, ceux des êtres qui aiment la vie...

L'OMBRE. Anthracite venimeuse ! Odieuse égérie du Diable !

HELA. Que vaux-tu toi-même ? Soudeuse adroite aux doigts agiles, tu nous fais des conglomérats d'ordures qui restent des ordures !

L'OMBRE. Crois-tu que l'Art ne soit qu'une mécanique ?

HELA. Crois-tu pouvoir faire revivre tous les cadavres du monde ?

L'OMBRE. Depuis plusieurs siècles, Falstaff¹² se produit sur scène.

HELA. Tu nous parles de théâtre !

L'OMBRE. Le Théâtre, c'est la vraie vie.

HELA. Connais-tu bien ta tirade ?

L'OMBRE. Pas de souci ! J'ai beaucoup travaillé ce que j'ai à raconter.

HELA. Le rideau rouge tombera sur toi un jour ou l'autre, tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre.

Les cinq alexandrins qui suivent doivent être déclamés avec exagération :

L'OMBRE. Rien ne peut m'apeurer et freiner mes ardeurs.

HELA. Je t'opposerai tout pour stopper ton propos.

L'OMBRE. Cause toujours, toujours je trouverai mes mots.

HELA. À jamais seulement paroles de malheur !

L'OMBRE. Qu'un art au mieux pensé saura faire sourire...

Paulot ayant aperçu le nez de Lapineau entre deux pendrillons du côté gauche de la scène, ose interrompre les deux femmes :

PAULOT. Oh ! Lapineau nous rejoint !

⁹ En fait, Marguerite Noirel sait très bien qui est Hela.

¹⁰ *Voyages extraordinaires*, Lucien, introduction générale et notes d'Anne-Marie Ozanam, textes (I, II, III A-B, IV, V, VI) établis et traduits par Jacques Bompaire, textes (VII, VIII, IX) traduits, introduits et annotés par Anne-Marie Ozanam, Paris, Les Belles-Lettres (Bilingue), p. 269, note 45. *Charon ou les observateurs*.

¹¹ *Odes et ballades – Les Orientales*, Victor Hugo, chronologie et introduction de Jean Gaudon, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, p. 249. *Ballades*, VII.

¹² Sir John Falstaff, personnage truculent de William Shakespeare, qui apparaît dans *Henry IV* (première partie), *Henry IV* (deuxième partie) et dans *Les Joyeuses Commères de Windsor*.

Aussitôt entre Lapineau, très agité. En même temps, les femmes continuent de se quereller mais, insensiblement, elles se déplacent dans les coulisses du côté droit.

LAPINEAU. Bonjour la compagnie ! Je ne reste pas. J'ai un rendez-vous urgent...

YORICK. Salut à toi, ô brave Jeannot le Lapineau toujours au trot !

Lapineau consulte sa montre à gousset.

LAPINEAU. ...Et bien sûr je suis encore en retard !

En aparté, pointant son visage des coulisses vers la scène :

HELA. Voilà du gibier tout vif et tout frais !

Yorick à Lapineau :

YORICK. Où cours-tu si prestement mon bon ami ? Tout le jour tu passes et et repasses et jamais ne t'arrêtes pour souffler. À qui vas-tu rendre visite si souvent ? Qui t'attend plusieurs fois par jour ? Que dis-je ?, chaque heure du jour ?

LAPINEAU. C'est très important. Je suis pressé. On me demande. Je t'expliquerai quand j'aurai le temps.

Les femmes, qui crient et se querellent encore, reviennent peu à peu sur scène. Hela, sur un ton sardonique :

HELA. Le temps passe, mais ne repasse jamais...

L'Ombre, s'adressant sèchement à Hela :

L'OMBRE. Qui sait ? Il existe sans doute un sentiment qui bloque les aiguilles des horloges.

PAULOT. Oh ! Mesdames, vous n'allez pas recommencer !

Entre la belle et élégante Victoire, un peu troublée, comme errante. L'Ombre et Hela se taisent et se tiennent tranquilles.

VICTOIRE. Bonjour Mesdames et Messieurs. Pardon de venir vous déranger, mais je cherche mon chemin. Je veux aller voir le Monument au Morts et je tourne en rond depuis un moment... Savez-vous comment je pourrais m'y rendre ?

On voit Paulot, qui la regarde bouche bée. Lapineau s'avance en chantant :

LAPINEAU. Il court, il court Lapineau !... Il est passé ici, il repassera par là !... Il me faut aller par là-bas de toute urgence. Vous pouvez me suivre belle dame...

VICTOIRE. ...Victoire.

L'OMBRE. La confusion s'ajoute à la confusion : le monument a été déplacé au milieu d'un parc de stationnement automobile.

Paulot, l'air hébété, semble parler pour lui-même :

PAULOT. ...Belle Victoire... Belle Victoire... Elle s'est perdue.. Que voilà une apparition miraculeuse dans ce dépotoir ! Comme une étoile dans le noir d'un tombeau. Comme une naissance...

Victoire cille mais fait celle qui n'entend pas, celle qui ne comprend pas.

HELA. Pourquoi pas la Vierge de Lourdes ? Et puis quoi encore ? Que de sottises pour une pucelle qui écrase les serpents !

Hela à Victoire :

HELA. Je parle de la Vierge de Lourdes et des pauvres serpents qu'elle piétine.

Puis, effrayée après un court instant de réflexion, et dans une grimace :

HELA. Comme c'est cruel ! Pauvres petites bêtes.

LAPINEAU. Vite ! Victoire, suivez-moi ! Je suis si pressé !

Victoire et Lapineau sortent. Paulot reste saisi.

YORICK. Voilà notre Paulot pétrifié. Que se passe-t-il ?

Paulot, l'air absent.

PAULOT. Rien, rien, absolument rien.

Paulot, se reprenant et changeant brusquement de sujet.

PAULOT. Si nous en revenions à nos deux harpies. Mesdames, je vous prie d'aller vous disputer ailleurs ou de me laisser faire le partage.

Les deux femmes, en chœur :

HELA et L'OMBRE. Pas question !

HELA. Grosse baderne, erreur énorme et molle épave, prends plutôt la direction de la sortie et laisse-nous opérer !

Hela sort. Sortant ensuite, l'Ombre, avec ironie :

L'OMBRE. Au revoir !

Tout penaud, Paulot sort par la droite. Yorick, l'air absent, sort par la gauche.

Le rideau s'abaisse sur de nouveaux cris de dispute entre l'Ombre et Hela. Les cris s'entendent jusqu'à ce que la lumière de la salle soit rallumée.

II – L’initiation

Devant le rideau, du côté gauche, Yorick se penche sur un lutrin pour raconter le voyage initiatique de Marguerite Noirel. Il semble un prêtre lisant les Écritures devant son lutrin. Le metteur en scène peut même prévoir d’installer Yorick dans une chaire d’église. Tout au long de cette partie, Yorick reste éclairé par les projecteurs.

YORICK. Le soleil s’était fortement incliné vers les monts d’ouest. Les ombres des arbres, longues barres brunes étirées sur la mousse, striaient de noir l’épaisseur moite du sol. Plus loin, de petites étincelles donnaient un lustre étonnant à un terrain jonché de feuilles mordorées. Plus loin encore, des troncs jaillissaient dans l’air jauni et enflammé d’une journée finissant. Les barbes de leurs écorces frémissaient de toutes leurs fibres et des nœuds formaient comme des visages grimaçants¹³. Les maigres ballots de feuillage se balançaient alanguis. Rien n’y faisait : tout pesait d’un lourd silence dans une ambiance molle de mouvements. Le temps s’était arrêté. Tout semblait devoir s’envoler vers un univers d’esprits éthérés suspendus dans une brume de rose poudré.

Yorick fait une pause pour reprendre son souffle.

YORICK. L’Ombre s’approcha d’un roncier. Subitement, elle s’enfonça au cœur de cet amas de piquants et disparut. Elle avait été aspirée dans le vide d’un gouffre ! Comme je sais nager en eaux troubles, la suite m’est connue... Je sais qu’elle a vogué sur des flots amers vers une île mystérieuse. La mer était-elle d’eau salée ou de végétaux agités ? C’était une sorte de steppe aux herbes hautes et folles qui dansaient sous un vent brûlant. C’était un monde mouvant sans équivalent, entre liquide et solide, entre feu et glace, entre clair et nuit. Bref, Marguerite Noirel, comme dans un songe inquiétant, se retrouva debout et fière sur une barque¹⁴ d’une luminescence orangée qui avançait seule au-dessus de ce qui semblait un élément devenu paisible et aquatique. Entourée d’une brume saumâtre qui se volatilisait peu à peu, l’artiste observait tout avec son acuité coutumière, curieuse de qu’elle allait découvrir. Elle arriva dans une sorte de bulle translucide aux limites lointaines, nébuleuses et indéterminables. Au cœur de ce monde s’élevait une île surmontée d’un château-fort sombre et démesuré, peut-être l’antre du Diable. De très loin, par intermittence, on entendait un chaos de hurlements de terreur. Mais un vent *volontaire*, auquel s’ajoutait un indomptable courant marin, poussa à grande vitesse la barque de l’artiste vers des récifs qui s’écartèrent pour la laisser passer. Elle parvint au rivage de l’île ténébreuse, l’*Île des Morts*¹⁵, et son esquif finit par échouer sur une plage de cendres.

¹³ Allusion aux photographies de Bernard Pauty. Il n’est pas étonnant que nos Anciens aient pensé que des Nymphes habitaient dans les arbres.

¹⁴ 1) La barque du nocher Charon, qui faisait traverser le Styx, fleuve des Enfers, aux âmes des morts, moyennant une obole.

2) *La Comédie – Enfer-Purgatoire-Paradis* (1307 à 1321), Dante, traduction et présentation de Jean-Charles Vigliante, Paris, NRF-Gallimard (Poésie), 1995, 2012.

3) *La Barque de Dante et Virgile* (1822), tableau d’Eugène Delacroix (1798-1863).

¹⁵ 1) *Die Toteninsel* (1880-1885), cinq tableaux peints par Arnold Böcklin (1827-1901).

2) *Die Toteninsel* (1909), Sergueï Rachmaninov (1873-1943).

Le rideau s'ouvre. Tout est noir sur la scène, sauf à droite, où un petit tertre est éclairé. L'Ombre le gravit lentement. Une fois l'artiste arrivée au sommet, Yorick reprend son récit. Mais seul Yorick reste sous l'éclairage des projecteurs.

YORICK. Marguerite Noirel parvint à grimper au faite d'une éminence faite de gravier et de mâchefer. De là, elle découvrit un spectacle hallucinant... Tournoyaient autour de la forteresse pour la défendre des nuées de cavales alezanes aux ailes d'argent qui agitaient vivement leurs pattes et menaçaient de leurs sabots. Ces bêtes écumaient de rage et de leurs yeux fusaient des éclairs éblouissants. D'autres chimères volaient en d'autres formations : horribles poux ailés aussi énormes que des chameaux, aigles à têtes de hibou, hiboux à têtes d'aigle, moustiques géants bandant leurs dards vers le haut, guépards pourvus d'immenses ailes de chauve-souris... Au bord des douves fumantes grouillaient des aspics mortels et (leurres inutiles) des couleuvres dissuasives, des araignées géantes et poilues, d'énormes mygales, des crapauds démesurés aux cloques dorsales venimeuses et purulentes... Quelquefois, un ptérodactyle vernissé allait raser l'écume des rives. Des chevaux de frise placés en quinconce formaient une ronde tout autour des douves emplies de lave en fusion prise dans un fort courant tournant qui empêchait toute embarcation de s'approcher. Mais quel engin aurait pu traverser un flux d'une température si élevée ? La désintégration en aurait été le sort immédiat. Pourtant, des pieuvres et des serpents jouaient à entremêler leurs appendices caudaux dans ces bouillons dansants. Pis encore !, un monstre gigantesque y nichait pour protéger le château de toute incursion. L'animal, qui tenait autant du dragon que du serpent, naseaux dilatés et fumants, était pourvu de cornes de zébu et d'oreilles d'hippopotame. Les affreux replis de sa peau écailleuse étaient couverts de piquants aussi coupants que des épines d'acacia. La bête ondulante soulevait dans la houle de métal fondu et de matières naissantes les replis de son long corps qui formaient des monticules arrondis à intervalles réguliers. Son échine était marquée tout du long par d'énormes crêtes de coq aux pics déchirés et pointus et sa queue formait une fourche à quatre piques agrémentées de gros crochets de scorpion. Ce Cerbère au regard torve, l'œil glauque, poitrail fumant, exhalait une multitude de gouttelettes de soufre, expectorant tantôt puanteur infâme, tantôt crachats de lave en fusion, tantôt émanations gazeuses toxiques, ou tantôt encore volées d'épées et de hallebardes. Sa bave, en tombant dans les douves, produisait des geysers qui fusaient en tous sens dans un tintamarre infernal. L'Ombre discerna sur un côté de la forteresse diabolique une extension basse précédée par une grille surmontée de l'inscription **ARBEIT MACHT FREI**. Derrière de hauts murs surmontés d'enroulements de fils de fer barbelés, elle aperçut une longue et altière cheminée dégorgeant de noirs enroulements. Le monstre des douves soudain se mit à émettre de terribles râles. L'Ombre recula d'un pas et glissa légèrement sur une boue couleur de sang. Elle se retint à un poteau calciné tout tarabiscoté. Reprenant ses esprits, elle observa le pont-levis devant la construction massive et aveugle. Le tablier n'aboutissait qu'à une muraille recouverte d'écailles et de queues de crotales ; des têtes de gypaètes claquant du bec y étaient parsemées. Formée de plusieurs rangées de griffes, cornes,

dents et défenses d'animaux antédiluviens, une haute herse barrait l'entrée qui n'existait pas. En haut des tours, des mâchicoulis s'écoulaient des flots impétueux de sang. Afin de brouiller la vue, des bouquets ouatés de brume trompeuse coiffaient toutes les cimes de cette étrange architecture. À la pointe du toit en poivrière le plu élevé se dressait une grande hampe où était accrochée, en guise d'étendard, une queue fourchue à trois pointes. Sur cet attribut peu engageant, comme pour répéter la scène du péché originel, se posa un cormoran vorace¹⁶.

Sur scène se fait peu à peu une demi-pénombre. On voit l'Ombre, puis Hela s'approcher d'elle dans son dos.

HELA. On ne badine pas avec moi !

L'Ombre se retourne brusquement.

HELA. Regarde bien vers moi ! Je ne fais pas dans la dentelle !

Hela sort un miroir à main qu'elle cachait derrière elle. Elle le tend vers l'Ombre, la glace devant le visage de l'Ombre.

HELA. Regarde bien ce que tu vas voir ! Tu ne vas pas te baigner dans la méticulosité précieuse !

À nouveau, tout devient noir et Yorick à nouveau reprend son récit.

YORICK. Marguerite Noirel vit que dans le miroir défilait à une vitesse considérable des scènes absolument effrayantes.

Tour à tour, Yorick et Hela décrivent ces scènes, le premier en se lamentant, la seconde en piaffant de plaisir. Très progressivement, les lumières se rallument.

YORICK. Horizons piquetés de culasses de canons au sommet des collines dénudées...

HELA. Cavalcades de soldats qui subissent des pluies de mitraille...

YORICK. Douilles d'obus parsemées dans les champs de betteraves, forêts de hérissons tchèques ou tripodes de métal à triple tête, empilements de blockhaus, bouquets de mitrailleuses...

HELA. Orteils égarés dans des tranchées boueuses et rats qui mordent des mollets dans ce milieu dégageant une puanteur ignoble...

YORICK. Sillons gras semés de mines, de grenaille et d'éclats d'acier... Corps déchiquetés par des shrapnels...

HELA. Barbelés aux griffes garnies de lambeaux de chair ou de touffes de cheveux...

YORICK. Hôpitaux de campagne accueillant une multitude de combattants, jambe en moins, bras en moins, gueule cassée...

HELA. Noirs instantanés photographiques de silhouettes humaines sur un mur de béton en lieu et place de personnes atomisées...

YORICK. Javelines tueuses transperçant les cuirasses, grenades qui étripent de braves jeunes hommes...

HELA. Sirènes qui hurlent longuement au milieu de ruines fumantes au cœur desquelles des poutres carbonisées retiennent prisonniers des écoliers blessés...

¹⁶ *Le Paradis perdu* (1667), John Milton (1608-1674), traduction de François-René de Chateaubriand, édition présentée et annotée par Robert Ellrodt, Paris, NRF, Gallimard (Poésie), 1995, p. 122 et note 11 p. 372.

YORICK. Tentaculaire industrie tueuse du Goulag...

HELA. Pestiférés brûlés vifs, êtres squelettiques broutant quelque touffe d'herbe...

YORICK. Cadavres en décomposition dans des rues abandonnées, réserves de denrées infestées par des cancrelats et autres doryphores...

HELA. Tunnel de métro servant d'abri que l'eau envahit brusquement, noyant les malheureux qui croyaient avoir trouvé là un refuge...

YORICK. Vieilles femmes déambulant au milieu d'amas de pierre, *venant de nulle part et allant nulle part*¹⁷, chacune avec son maigre baluchon poussiéreux...

HELA. Dans les villes, féroces brigades du meurtre qui ajoutent à la peur la destruction par des incendies dévastateurs...

Hela continue en montrant outrageusement sa joie sadique :

HELA. Et là, maintenant, tout de suite, aujourd'hui, au XXI^e siècle, à deux pas d'ici... Suprême perversion sacrilège et pire des ignominies : bombarder Babi Yar !

Elle rit de contentement.

YORICK. Rescapés délaissant des galeux, fuyards mitraillés sur le chemin de l'Exode, aveugles poussés dans les fossés, raptés de jeunes filles, déportations d'enfants, enrôlements forcés...

HELA. Blessés et torturés que l'on jette vivants dans de profondes cavités pour les couvrir de béton, corps décortiqués, pelés, énervés, broyés, hachés, hommes aux génitoires arrachées...

À sa dernière affirmation, Hela rit de façon hystérique et montre encore plus son plaisir sadique.

YORICK. Misérables errant nus au milieu d'explosions qui décapitent leurs proches...

HELA. Tempêtes engloutissant des paquebots de croisière sous les coups violents de lames écumantes... Noir océan en furie qui gobe des grappes humaines dont il étouffe les hurlements...

YORICK. Rebelles aux ongles arrachés qu'on électrocute dans des baignoires...

HELA. Tremblements de terre et crevasses s'ouvrant et se refermant pour engouffrer des foules entières vouées à devenir poussière dans l'obscurité de l'oubli...

YORICK. Paralysés souffrant d'escarres ou vieillards cancéreux qu'on jette par les fenêtres au son du tocsin...

HELA. Villageois échappant de justesse à des gerbes de flammes qui carbonisent leurs maisons et meurent peu après de saisissement ou de traumatismes internes...

YORICK. Prisonniers ligotés, agenouillés, désespérés et perdant la raison... Populations innocentes outragées, brisées, martyrisées¹⁸.

HELA. Épidémies qu'on croyait éteintes depuis longtemps... Virus fabriqués par l'homme et répandus contre l'homme...

¹⁷ Harry Truman à Berlin, juillet-août 1945.

¹⁸ Discours prononcé par le général Charles de Gaulle à l'Hôtel de Ville de Paris le 25 août 1944.

YORICK. Charniers, spectacles de désolation, enfants faisant une ronde joyeuse et que des soldats hargneux viennent brutaliser et violer l'un après l'autre et devant les autres...

HELA. Affamés cherchant vainement leur pitance...

YORICK. Gamins en haillons traînant leurs pieds nus sur des cailloux coupants et tirant péniblement leur ventre vide vers un autre désespoir...

Hela ironique puis coléreuse :

HELA. Pauvres chatons... Bien fait pour eux ! Sales mômes !... Ça ne sait faire que brailler et taper du pied dans un ballon !

YORICK. Cris, pleurs et grincements de dents¹⁹, mères abusées et suppliciées par d'hirsutes pervers... Regardez le champ de désolation que laissent derrière eux ces barbares²⁰...

Tout à coup, l'Ombre se cache les yeux, gémit et crie :

L'OMBRE. Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez tout !

Brusquement, les lumières sont éteintes. Hela disparaît de scène. Dans le noir et le silence, on entend l'Ombre :

L'OMBRE. Je vois un vieux pigeon noir, sale et déplumé qui tient dans son bec un rameau d'olivier à la fois moisi et desséché.

Suit un moment de silence pesant, puis Yorick reprend la parole :

YORICK. Marguerite Noirel, consciente des horreurs de la condition humaine, décida d'aller toujours plus loin. Elle retourna à sa barque et la poussa vers le large. Bientôt, elle fut prise de sommeil et, lorsqu'elle se réveilla, son voyage se déroulait dans une longue grotte, ou plutôt un boyau aux parois suintantes sur lesquelles apparaissaient des feux follets. Plus loin dans l'étroite passage, des monceaux de lichens ruisselaient sur les cotés dans un dégradé de nuances olivâtres. Une lumière très particulière donnait une dimension mystérieuse au décor : c'était la lumière de la Lune, qui toujours accompagne Marguerite Noirel ; Séléné, bienveillante pour elle, allant jusqu'à céder de sa lueur pour que brillent plus encore ses yeux d'artiste. Toujours Séléné prend sous sa protection notre chère Ombre aux yeux et aux mains de luminescence. Toujours l'équivoque Séléné, comme à son habitude, aide à employer pour la bonne cause des moyens détournés, voire illicites. Dans la grotte avait cessé le cliquetis des armes et elle entendit des rires, au loin²¹, puis une conversation. Sans pouvoir distinguer les paroles, elle comprit qu'il s'agissait d'échanges galants. Les fantômes ne se montraient pas mais continuaient de causer, trop occupés par ce qu'ils avaient à se dire. De temps en temps, elle voyait apparaître dans les airs des hommes à face de chien brandissant des armes, debout sur des glands ailés²². Dans son voyage extraordinaire au sein des

¹⁹ *Luc*, XIII, 28.

²⁰ Discours de Volodymyr Zelensky à ses soldats sur la ligne de front à Bakhmout le 20 décembre 2022.

²¹ *Les Voix intérieures – Les Rayons et les ombres – Extraits*, Victor Hugo, Paris, Larousse (Classiques), juin 1950, 1960, p. 38 (vers 46), note 6. *Les Voix intérieures*, XVI. « Passé » (printemps 1837).

²² *Voyages extraordinaires*, Lucien, introduction générale et notes d'Anne-Marie Ozanam, textes (I, II, III A-B, IV, V, VI) établis et traduits par Jacques Bompaigne, textes (VII, VIII, IX) traduits, introduits et annotés par Anne-Marie Ozanam, Paris, Les Belles-Lettres (Bilingue), p. 55. *Histoires vraies* (III A, 16).

entrailles de la Terre, à un moment où son embarcation glissait dans un coude du boyau sur un courant giratoire, elle vit apparaître fugitivement le visage de Tellechea sur le flanc d'un rocher. Marguerite Noirel tendit une main vers sa semblable, toute proche, mais obscurcie et d'aspect trouble. Alors que l'Ombre s'approchait plus de Tellechea, celle-ci se dérobait, s'enfuyait, reculait plus loin... Finalement, elle se volatilisa²³. La barque avançait encore et encore lorsque l'Ombre vit s'approcher vers elle un grand trou rond et lumineux, barré par un voile blanc opalisé : c'était le débouché de la grotte sur l'inconnu. Le pourtour du halo lumineux était garni de guivres. Elle passa ce dangereux diaphragme de peur et le sortir à la lumière du jour fut pour elle une naissance renouvelée. La grotte venait d'accoucher de l'artiste pour la soumettre à une étape tout autre du voyage de sa vie. Un ciel d'azur enveloppa d'un coup la scène et l'Ombre sur sa barque comprit qu'elle allait s'échouer doucement sur une plage de sable doré. L'Ombre, prenant la direction du nord, marcha longtemps dans un paysage plat et desséché par le soleil. Puis le jour déclina. L'Ombre, qui se sentait pousser des ailes, parvint à Henna, en Sicile. Elle continua son voyage, tenant toujours le même cap et, en pleine nuit, pour se diriger, elle alluma des torches aux feux qui jaillissent du sommet de l'Etna²⁴. La gueule terrible et fumante, couverte des voiles citrins du soufre, ne l'effraya nullement. Au contraire, poussée par un instinct infallible, elle trouva une sorte d'anfractuosités à l'intérieur de laquelle était enchâssée une porte en bronze. À sa grande surprise, elle poussa l'un des deux battants qui s'ouvrit tout seul : elle entra dans l'ancre de Vulcain.

L'Ombre intervient, toujours dans le noir.

L'OMBRE. Je me souviens très bien d'un long couloir. Au fur et à mesure que j'avancais, des bras qui sortaient des murs me poussaient. Mon ardeur arriva à son comble lorsque j'entrais dans une grande salle, là où je découvris la forge dont le soufflet respirait bruyamment. Des nuages de braises illuminaient l'atmosphère brûlante et partout s'étalait un rouge vineux.

YORICK. Elle s'avança et, soudain, devant elle apparut le maître des lieux : le boiteux en haillons qui tenait en main le bouclier d'Achille.

La scène est à nouveau éclairée et le spectateur découvre l'Ombre face à Vulcain, au cœur d'un atelier protégé sous d'immenses rochers. À ce moment vient un intermède musical et dansé par un groupe d'ouvriers. À intervalles aléatoires, sur la musique, on entend des coups de marteaux frappés sur des enclumes.

²³ *Voyages extraordinaires* (I^{er} siècle de notre ère), Lucien de Samosate, introduction générale et notes d'Anne-Marie Ozanam, textes (I, II, III A-B, IV, V, VI) établis et traduits par Jacques Bompain, textes (VII, VIII, IX) traduits, introduits et annotés par Anne-Marie Ozanam, Paris, Les Belles-Lettres (Bilingue), p. 129. *Histoires vraies* (III A, 32), l'Île des Songes.

²⁴ *Des œuvres d'art*, Cicéron, traduction d'Abel Bourguery, Paris, Hatier (Traductions), 1966, p.57. Vols au préjudice des villes.

UN CHŒUR INVISIBLE.

Et pan ! Et pan ! Cogne le marteau sur l'enclume !
 Si fort, si net que le forgeron en écume !
 Le fer porté à blanc crisse sur son billot,
 Un bouquet d'étincelles lui fait un calot.
 Et pan ! Et pan ! Le cruel glaive fend les têtes !
 Le sang, le sang ! Boire le sang est une fête !
 Le dieu du fer et du feu cisèle la Mort.
 Mille gnomes, mille trolls lui font un renfort.
 Et pan ! Et pan ! Cogne le marteau sur l'enclume !
 Si fort, si net que le forgeron en écume !
 « Cent serpents sur son sein dressent leurs cols sifflants,
 Et Gorgone en fureur roule ses yeux sanglants. »²⁵
 Pour un coup de marteau chez nous tombe une tête,
 Pour deux coups de marteau nos armées sont en fête !
 Combien de morts au crépitement des tisons ?
 Combien d'enterrements dus au fer en fusion ?
 Le fer fondu coule et mille javelots naissent,
 Le fer fondu coule et cent épées apparaissent.
 Des veuves sombres crient à l'ombre du soufflet,
 Des orphelins gémissent à ce noir ballet.
 Et pan ! Et pan ! Cogne le marteau sur l'enclume !
 Si fort, si net que le forgeron en écume !
 Au-dessus du brasier dansent de verts serpents
 Mêlés aux flammèches dispersées dans le vent.
 Pour un coup de marteau dix mille cloches sonnent
 Pour deux coups de marteau bien plus de canons tonnent.
 La peur suit les sirènes hurlant à la mort.
 L'agonie écrase d'un seul coup le plus fort.
 Pour un coup de marteau chez nous tombe une tête,
 Pour deux coups de marteau nos armées sont en fête !
 Et pan ! Et pan ! Le cruel glaive fend les têtes !
 Le sang, le sang ! Boire le sang est une fête !

Tout devient noir. La lumière revient progressivement. L'Ombre, en aparté :

L'OMBRE. Me revient le souvenir de mes études aux Beaux-Arts...

La voix de Yorick, venant du lointain :

YORICK. ...Sous le regard bienveillant de l'Ange au sourire...

L'OMBRE. ...J'étais déjà attirée par l'assemblage. Les sculptures d'Arman²⁶ et de César²⁷ étaient alors en vogue...

De sa sombre voix, Vulcain coupe l'Ombre dans sa réflexion.

VULCAIN. Qui es-tu misérable mortelle ? Avec les siècles qui passent, ma vue baisse un peu et je ne te reconnais point. Dis-moi qui te recommande avant que je ne t'écrase entre mon pouce de fer et mon index de plomb.

²⁵ *Le Conservateur Littéraire*, janvier 1817. « L'Antre des Cyclopes », Victor Hugo.

²⁶ Arman (1928-2005).

²⁷ César (1921-1998).

L'OMBRE. La sémillante Hela m'envoie auprès de toi pour une initiation à tes travaux. Je sais que tu forges les éclairs de l'orage et la colère des dieux.

VULCAIN. Ainsi donc, Hela... Cette chère vieille camarade ! Allons, petite, je vais te montrer.

La scène est aussitôt plongée dans l'obscurité, mais on entend des bruits de métal qu'on cogne à grands coups de marteau.

YORICK. Fort heureusement pour elle, la ruse de l'Ombre passa inaperçue du dieu. L'Ombre suivit avec beaucoup de soin les leçons du boiteux qui lui transmet des secrets touchant à l'intemporalité des hommes et des choses. Arriva le temps où l'Ombre put revenir dans le monde des humains.

La scène est à nouveau éclairée.

VULCAIN. Vas, ma fille, tu as maintenant ma bénédiction. Sois fructueuse dans ce que tu sais faire maintenant. Ose être toi-même et ose aller au-delà de toi-même !

L'OMBRE. Ô, vieil homme, tu as été bienveillant pour moi. Je te suis reconnaissante pour toujours de m'avoir appris le combat avec le fer.

VULCAIN. Vas, vas... N'en parlons plus. Laisse-moi.

Les deux personnages s'embrassent et se quittent. Vulcain sort de scène. L'obscurité se fait et l'on entend l'Ombre s'adresser aux spectateurs :

L'OMBRE. Une main invisible me fit enfourcher un griffon qui m'emporta dans les airs dans une exhalaison du volcan. Juste au bord cratère se tenait Médée qui m'offrit des dents de dragon susceptibles de donner naissance à une moisson d'hommes cuirassés, casqués et armés. Un savoir infernal m'était acquis et je sais le détourner à mes fins. Maintenant je flotte au-dessus d'un océan de sereine assurance.

Yorick reprend la parole pour conclure...

YORICK. Noire comme charbon l'âme de ce chien de boiteux fabricant d'armes ! De ces lames qu'on enfonce dans la poitrine des innocents ! De ces surins qui déchirent les cœurs ! Déchiquetée l'âme de ces mères auxquelles on conte les tragédies de leur monde ! Déchirée mon âme de ne pouvoir inverser le perpétuel cours de la cruauté humaine ! Le tocsin ou le glas continuent de rythmer les inévitables guerres. Ô les dieux !, pourquoi laissez-vous les carnages succéder aux carnages ?

Le rideau s'abaisse dans une demi-clarté. Puis tous les projecteurs sont éteints.

III – Dans un sous-bois fleuri

Le rideau s'élève, dévoilant un décor de clairière verdoyante et fleurie très romantique. Assez isolé du côté gauche de la scène, Yorick semble se parler à lui-même :

YORICK. Léger comme un papillon, plus rapide que l'éclair, volant comme la pensée²⁸, lumineux dans mon habit doré, mon écharpe de soie luxueusement irisée battant les airs, j'avance, aurolé de brume rose, je saute de fleur en fleur, m'accroche aux nuages et bondis sur les voussures des arcs-en-ciel qui s'appuient sur un horizon sans limites. La surface ridée d'un grand lac turquoise, parfois marquée de crêtes écumeuses, en certains endroits, au creux d'anses inconnues, se change en calme miroir où l'on voit le ciel. Là, j'en profite pour regarder mon reflet dans l'eau et remettre en place mon bonnet de lutin et mes boucles blondes. Si je me vois dans le divin miroir²⁹ du mélancolique Olympio, serais-je alors un peu Dieu moi-même ? Liberté, liberté chérie, je vais et viens comme je l'entends. Si je rêve de mimosa, je suis instantanément transporté dans l'Estérel. Alors je saute des rochers rouge sang-de-bœuf pour voler dans l'azur. Les beautés terrestres ne me lassent jamais. Cependant, j'ai le cœur gros quand je songe aux mortels terrifiés par l'ignorance de l'autre dimension. Dans ces moments-là, j'aime à me réfugier, allongé dans l'herbe, sous les rameaux d'un noisetier, à admirer la Nature toute simple, belle par elle-même, qu'on la regarde de loin ou au plus près du moindre pétale de fleur ou du moindre galet de rivière³⁰. Ici, je suis sous le charme des délicieux effluves d'une haie d'aubépine. Là s'ouvre une brèche dans les festons serrés des branches d'un saule pleureur. Là encore s'offrent des bouquets d'ivette, clins d'œil à Dame Gallou, des brassées de sénevé, des cascades de liserons, des touffes d'immortelles qui ne perdent jamais leur forme ou leur couleur, et, de-ci, de-là, des asters tombées du ciel avant d'y remonter pour scintiller dans la multitude. Dans un coin a été abandonné un tablier de femme replié sur lui-même et débordant de roses³¹. Bien sûr, cette clairière est abondamment éclairée par de larges gerbes de *chrysanthemum leucanthemum* au cœur d'or. Je peux m'amuser, comme font les bergers d'Arcadie, à tresser des joncs, lanières souples et solides d'un vert tellement profond. Je peux aussi humer le parfum capiteux du lilas aux tendres coloris... Et encore, pourquoi ne pas m'envoler au pays des rêves ?...

²⁸ Voyageant aussi vite que la pensée. *La Théogonie – Les Travaux et les Jours – Autres poèmes*, Hésiode, traduction de Philippe Brunet, commentaires de Marie-Christine Leclerc, Paris, Librairie Générale Française (Le Livre de Poche Classique), 1999, p. 162-163. *Le Bouclier* (216-226).

²⁹ 1) *Les Voix intérieures – Les Rayons et les ombres – Extraits*, Victor Hugo, Paris, Larousse (Classiques), juin 1950, 1960, p. 76 (vers 42), note 3. *Les Rayons et les Ombres* – « Tristesse d'Olympio » (21 octobre 1837).

2) Bernard Grillet explique en note : « [Pour Victor Hugo, le] ciel est une image de la face de Dieu ; le lac reflète cette image divine. »

³⁰ *La mystique de Teilhard – Le Cercle de la Présence basée sur les nouvelles interprétations du monde*, Kathleen Duffy, p. 2 (article diffusé sur le site Internet de l'American Teilhard Association). Pierre Teilhard de Chardin ressentait la présence divine dans un simple caillou.

³¹ 1) *Le Miracle des roses de sainte Élisabeth* (1845), peinture de Claudius Lavergne (1818-1887).

2) À l'attention de Tellechea.

Entre l'Ombre qui aperçoit Yorick. Il se tourne vers elle.

YORICK. Ohé, l'Ombre ! Voici : une chatte angora aux formes généreuses, le poil doré comme un épi de blé à la fin de juillet, m'a donné un message pour toi. Elle m'a dit s'appeler Numa. Je vais te lire sa missive...

Yorick sort d'une poche un papier rose, minuscule mais surtout épais parce que plié et replié sur lui-même de multiples fois. Il déplie avec grand soin la feuille qui s'avère grande comme une affiche. Yorick lit :

YORICK. « Amie, Suis la voie que tu t'es assignée. Tu es forte et tu vaincras toujours, même par-delà tes os et ta chair. Je serai toujours à ton côté, même par-delà mes os et ma chair. C'est le secret de l'Amour. »

L'Ombre reste un moment figée.

YORICK. C'est si beau et si raffiné : tout à l'encre de Chine, les mots ornés d'oiseaux rêveurs (ou à l'inverse, des oiseaux ornés de mots rêveurs). Si je le leur demandais, ceux-ci chanteraient en chœur³² et leurs mots seraient ceux de cette lettre.

L'Ombre tourne le dos au public, puis sort du côté droit. Yorick s'adresse au public :

YORICK. Était-ce un songe ? Était-ce la réalité ? Marguerite Noirel reprit conscience assise dans son atelier. Elle se surprit à observer des morceaux de métal éparpillés au sol ou sur son établi, ou entassés sur des étagères. Alors, elle comprit vraiment qu'elle était comme possédée. Dans un élan absolument maîtrisé, elle attrapa quelques-unes des pièces métalliques et chercha à voir ce que cela pourrait donner par leur assemblage. Elle en suspendit certaines et en bloqua d'autres avec des aimants. C'était une danse magique. Puis l'idée de la création définitive lui étant devenue tout à fait claire, elle empoigna aussitôt son appareil de soudure à l'arc. Marguerite Noirel était alors dans un état second, comme en transe.

Tout devient noir. La lumière revient. Entrent Lapineau, Victoire et Hela. Lapineau est revêtu d'un domino, capuche rabattue sur son dos.

LAPINEAU. C'est tellement beau, le bleu d'un bleuet des champs ! C'est là qu'on se dit, dans sa contemplation, que la divinité nous a fait de beaux cadeaux !

VICTOIRE. Bien vu, cher Lapineau !

HELA. Balivernes !

Hela sort à gauche et Lapineau à droite.

VICTOIRE. Lapineau, c'est un nom de conte de fées pour les enfants.

YORICK. Voyons, Victoire, tu n'es pas née d'hier ! Les quatre lettres centrales de son nom forment un mot très évocateur. Et la terminaison peut nous *la* faire supposer levée haut. D'ailleurs, il s'agit probablement de l'une des principales activités de notre ami Lapineau. Mais c'est quand même une sorte de conte de fée : être Priape en permanence...

La lumière s'éteint du côté de Yorick. L'Ombre revient.

L'OMBRE. Il a certainement aussi un cœur !... La mécanique des corps ne suffit pas pour rendre heureux.

³² En l'honneur du *Chœur des oiseaux en hiver* (2017), de Tellechea.

VICTOIRE. Vous avez raison, l'Ombre. Le Temps file très vite entre nos doigts. Il est l'eau vive d'une source jaillissant comme un cheval impétueux et transparent. Impossible de rattraper le fougueux animal... Alors aimons-nous !

Victoire tend ses deux mains à l'Ombre qui les saisit et les serre.

VICTOIRE. Profitons du présent pour nous aimer corps à corps et cœur à cœur. Se laisser balloter par les événements de la vie et se retrouver, trop tard, à prendre conscience de la stérilité de son existence, n'est-ce pas cela l'Enfer ?

Hela pointe son nez entre des branchages et interroge en aparté :

HELA. On réclame peut-être mes services ?

VICTOIRE. Je le disais : profitons de maintenant pour saisir chacun sa chance.

Entre Paulot.

VICTOIRE. Ah ! Justement... Bonjour Monsieur Paulot !

PAULOT. Ah ! Madame Victoire !

L'Ombre sort en faisant un geste d'amitié vers Paulot. Yorick retourne s'allonger dans un coin de la clairière et sur lui la lumière s'affaiblit. Pendant toute la scène d'amour entre Victoire et Paulot, on entend en fond sonore une musique langoureuse (orchestre et chœur). La musique doit être très douce, comporter de doux chants d'oiseaux et rester en retrait.

VICTOIRE. Il me semble que nous respirons un air plus serein depuis que cette peste d'Hela est sortie.

À nouveau apparaît le visage d'Hela, entre des branchages qu'elle a écartés. Elle se cache pour épier la scène.

PAULOT. C'est curieux : je me sens comme soulagé dans ce bosquet. Surtout d'être en votre compagnie. C'est un peu comme si, un jour, je vous avais perdue et que je vous retrouvais, comme si je vous connaissais depuis toujours.

VICTOIRE. Serait-ce le parfum de ce jasmin, à la fois si puissant et tellement apaisant ? Ces senteurs de volupté font de ce bosquet un endroit propice où rencontrer l'amour. Ces fleurs et feuillages de printemps sont une promesse d'avenir enchanteur.

PAULOT. Croyez-vous ?

VICTOIRE. J'en suis certaine !

PAULOT. Cette assurance me tire de ma torpeur. Il me semble que mon esprit s'élève dans cette ambiance champêtre qui respire le bien-être.

VICTOIRE. Pour ma part, j'ai l'impression de vivre le *Pèlerinage à Cythère*³³.

PAULOT. Victoire, c'est grâce à vous.

VICTOIRE. Croyez-vous n'être pour rien dans ces forts battements de cœur qui envahissent toute ma poitrine ? Je sens aussi comme un frisson d'agrément et d'interrogation qui m'étreint le ventre et me monte jusqu'à la gorge.

PAULOT. Sauriez-vous me faire parler de ce que je ressens pour vous ?

VICTOIRE. Tutoyons-nous ! Je ne suis pas collet-monté et toi non plus, je suppose. Damnation aux convenances étriquées !

Hela en aparté :

HELA. Damnation ? Qui parle de moi ?

PAULOT. Pas de souci. Mais j'ai envie de me tenir bien avec toi. Tu es si belle et si élégante. Tu as de l'allure et de la classe. Tu m'impressionnes.

³³ *Le Voyage à Cythère* (1717), Antoine Watteau (1684-1721). Ambiguïté entre arrivée à Cythère ou départ de Cythère.

VICTOIRE. Toi aussi tu m'impressionnes. Ta simplicité me ravit. Je crois que tu me ferais oublier l'hypocrisie de mon milieu et que tu saurais réchauffer mon âme et ma personne comme un bon gros nounours. Crois-tu pouvoir devenir sage ?

PAULOT. Je mettrai de l'eau dans mon vin. Ou plutôt je mettrai de l'eau dans mon verre, à la place du vin. Je te le promets ! D'ailleurs, pour toi, je n'absorbe plus une seule goutte d'alcool depuis le premier jour où je t'ai vue. Je voudrais pouvoir te faire honneur au mieux de ce qui me sera possible. Je suis un rustre et j'ai peur de ne pas être à la hauteur.

VICTOIRE. Je t'aiderai. Tu seras aussi un soutien pour moi. Je cherchais mon chemin et je l'ai trouvé.

PAULOT. Il ne faudrait pas qu'on nous trouve désassortis.

VICTOIRE. Je le redis : au diable ces principes !

Hela, toujours dissimulée et, toujours en aparté, s'étonne :

HELA. On me réclame encore ?

Victoire à Paulot :

VICTOIRE. Tu te dévalorises. Que m'importe les on-dit. Je ne veux vivre qu'avec toi, même si ta compagnie déplaît à certains autres. Cela m'est égal. Mais que va dire ton épouse ?

PAULOT. Elle a décidé d'aller élever des chèvres dans le Larzac en compagnie d'une sorte d'orang-outang post-soixantuitard.

VICTOIRE. C'est un miracle ! Qu'elle s'en aille !

PAULOT. Restons ensemble pour toujours !

VICTOIRE. Oui, pour toujours !

Hela toujours dissimulée...

HELA : Ces deux imbéciles qui expriment leur joie de vivre, c'est à vomir ! Ou plutôt, me voilà maintenant en colère !

PAULOT. Ce que je ressens pour toi, c'est quelque chose que je n'ai jamais connu. J'ai, me semble-t-il, une longue expérience de la vie et pourtant, je comprends avec toi que je n'ai jamais éprouvé de passion amoureuse, de ce besoin de l'autre qui ronge de l'intérieur, qui remonte du ventre vers le cœur. Je croyais tout connaître et j'étais ignorant. Je veux t'offrir tout de ma personne et que tu m'offres tout de la tienne.

VICTOIRE. Je sais. Je le sens. Je ressens tout cela, comme toi. Quand tu m'approches, une tornade envahit tout mon esprit... C'est une sensation tellement vive et tellement impossible à réprimer...

Paulot, avec gaieté.

PAULOT. Nous nous valons bien, pour ce qui est des symptômes ! Tu es ma révélation, mon illumination !

VICTOIRE. Tu me fais tourner la tête³⁴...

Ils s'enlacent et s'embrassent. Les projecteurs éclairent à nouveau Yorick qui s'assied en s'appuyant sur ses coudes.

YORICK. Ils éprouvent une passion amoureuse réelle et partagée, une passion au sens littéraire et romantique, la passion étant le plus haut des sentiments dans la gamme des sentiments.

³⁴ *Mon manège à moi* (1958), chanson d'Édith Piaf, paroles de Jean Constantin, musique de Norbert Glanzberg.

Hela, toujours cachée, fait un geste de dédain...

HELA. Pfff !...

Yorick disparaît derrière des branchages. Puis les amoureux découvrent la présence d'Hela qui sort de sa cachette, l'air dépité, puis aussitôt disparaît dans les feuillages.

VICTOIRE. Nous n'avons peur de personne.

PAULOT. De personne ni de quoi que ce soit...

Le rideau s'abaisse.

IV – La peau³⁵

Le rideau s'ouvre. On retrouve le décor du dépôt d'ordures ferreuses. Yorick se tient debout, au centre. Tout agité, Lapineau entre en scène.

LAPINEAU. Je suis si pressé, je vais être en retard ! Yorick, peux-tu me rendre un service ?

YORICK. Dis-moi...

LAPINEAU. Il faudrait passer une commande chez l'épicier.

YORICK. Dis-moi...

LAPINEAU. Je n'ai pas le temps d'y passer. Il me faudrait quatre kilos de carottes calibre quarante.

YORICK. Quarante quoi ?

On entend au loin des cloches sonner joyeusement à toute volée.

LAPINEAU. Je n'ai pas le temps, je vais être en retard... Pas quarante ans d'âge !, mais quarante jours de développement après la pousse du feuillage : suffisamment grosses et toujours tendres.

Lapineau donne son explication avec beaucoup de lascivité.

LAPINEAU. Vite ! Je dois partir !

YORICK. Pas de souci. Je m'en occupe.

LAPINEAU. Oh !, je suis essoufflé. Me ferais-je vieux ? N'y pensons pas, je dois courir ! Merci Yorick !

Comme Lapineau s'apprête à sortir en toute hâte, entre Hela qui s'avance vers lui avec agressivité.

HELA. Tu es si bête et si moche ! Tu es diminué et tu as l'air d'un dégénéré ! Tu ne mérites pas de vivre ! Suis-moi donc vers ta fin !

YORICK. Voyons Hela, tu vas trop loin !

Lapineau, sur le ton de la confiance, comme se parlant à lui-même :

LAPINEAU.

Ma peau ne vaut pas cher.

Ne la cédon pas à vil prix !

Coriace sera ma résistance à lâcher prise.

Ma mort ne vaut pas un clou en ce bas-monde...

Mais le couperet ne tombera pas si facilement !

Vieux, peut-être, naïf, non !

Ma mort ne vaut pas un clou pour ce bas-monde,

Mais Celle qui tient le couteau

Devra d'abord m'attraper et m'étourdir d'un coup décisif !

Hélas, Elle gagnera, je le sais.

Hélas, hélas, Elle gagnera...

Je lui crache à la figure !

La fatidique seconde me sera un sommet d'angoisse.

Pourrai-je après trouver la Lumière,

L'Apaisement et la Jubilation d'avoir vaincu mon Martyre ?

Lapineau, d'un coup redevenu très vif, défie l'affreuse Hela :

³⁵ *La Peau* (1949), Curzio Malaparte (1898-1957).

LAPINEAU. Relève tes manches, Hela ! Même si j'étais impotent, je ferais de nombreux pas en arrière avant de te laisser me trépasser...

HELA. Arrière-avant, arrière-avant. Je vais décider à ta place !

Il s'ensuit une poursuite. Hela cherche à attraper Lapineau, les deux personnages tournent longtemps en rond sur la scène. Yorick reste sidéré.

YORICK. Je vais chercher de l'aide !

LAPINEAU. Hola, Hela ! Laisse-moi ! J'ai mieux à faire : je veux assister à la procession des Buttmandl !

HELA. À l'ombre du Diable ?

LAPINEAU. Hola, Hela ! Les temps changent et je suis attendu là-bas !

HELA. Rien ne peut conjurer le mauvais sort ! Tant pis pour toi, na-na-na !

...puis ils finissent par disparaître dans les coulisses, du côté droit. Après leur sortie, on n'entend plus aucun cri et la scène reste vide. Puis, après un long moment de silence, on entend au loin des cloches sonner le glas. Hela revient sur scène. Elle sautille en chantant joyeusement :

HELA.

La, la, la ! Que croyez-vous qu'il arrivât ?
 La, la, la ! Lapi, lapi, Lapineau a été pris !
 Rira bien qui rira le dernier !
 Jean qui rit le jeudi, dimanche pleurera !
 La, la, la ! Que croyez-vous qu'il arrivât ?
 La, la, la ! Lapi, lapi, Lapineau a été pris !

Elle sort d'une poche de son tablier une peau de lapin, la brandit en l'agitant et trompette comme un crieur des rues :

Peau d'lapin !, peau d'lapin !, peau d'Lapineau !
 Qui veut de ma peau d'lapin, de ma peau d'Lapineau ?

L'Ombre entre sur scène, s'avance vers Hela et lui arrache des mains la peau de Lapineau.

L'OMBRE. Je ne me contenterai pas du blanc très pur d'une simple fleur d'asphodèle. Laisse-moi au moins ce souvenir-là d'un héros, sa peau ! Cette peau de lapin contient en elle toute une humanité d'oubliés partis en poussière.

HELA. C'est à moi, c'est à moi ! Vieille toquée, laisse-moi tranquille ! C'est à moi, c'est à moi ! Encore cette mégère ! Toujours à vouloir contrarier mes plans ! Vieille pie ! Voleuse !

L'OMBRE. Tu lui as volé sa vie : voleuse toi-même ! J'ai pris, je garde !

L'ombre serre fort contre sa poitrine la peau de Lapineau. Hela sort en pleurant bruyamment comme une enfant trop gâtée. Le rideau s'abaisse.

V – L'intruse dans l'exposition artistique

Sur scène sont disposées des œuvres de Marguerite Noirel au milieu desquelles les acteurs vont déambuler. Le choix des créations a été fait afin qu'un échantillon de chaque famille de ses sculptures soit représenté. L'une des œuvres est à demi couverte par la peau de Lapineau. Tout le lointain de la scène est occupé par un grand rideau rouge de cinéma qui dissimule un écran. Le metteur en scène fera projeter en grand sur l'écran des photographies des œuvres dont il sera question. Entrent Paulot et Yorick.

PAULOT. En sortant de la clairière, Victoire a marché sur un serpent. J'ai ressenti comme un coup de poignard dans mon cœur : j'ai eu peur pour elle. Mais l'ignoble animal s'est raidi dans une torsion mortelle, instantanément desséché, et nous avons continué notre chemin.

YORICK. Victoire est un personnage étonnant. Elle est ta chance et ton devenir. Elle vient te sauver et te permettra de te sauver par toi-même.

Entre Victoire qui porte les mêmes vêtements, mais couverts de paillettes scintillantes.

VICTOIRE. Pardon, chers amis, je suis peut-être un peu en retard : je suis allée me changer pour le vernissage de cette exposition d'œuvres de Marguerite Noirel.

PAULOT. Tu portes un parfum sublime.

VICTOIRE. Merci. Il s'agit de « Rose Goldea » de Bulgari.

YORICK. Je pensais retrouver toute la troupe, mais hélas notre ami Lapineau s'est évaporé dans un autre monde.

VICTOIRE. Hela, sans doute ?

PAULOT. Mieux vaut prendre la vie comme elle vient...

YORICK. ...Et comme elle part.

VICTOIRE. La vie est un cadeau. Peut-on également assimiler la Mort à un cadeau ?

YORICK. La vie nous absorbe comme un tourbillon et s'efface aussitôt en éclatant comme une bulle de savon.

Entre l'Ombre.

PAULOT. Bonjour à notre héroïne !

L'OMBRE. Bonjour à tous ! Je vous remercie de votre présence.

YORICK. Le florilège des œuvres qui nous entourent est représentatif des trente-cinq ans de ta carrière. Ce spectacle est donc à la fois un aboutissement et le commencement d'une réflexion sur le sens de ce travail.

L'OMBRE. Le sens de la Vie, le sens de la Mort.

Entre Hela. Tous montrent une espèce de sursaut indigné, mais tous se reprennent vite dans une attitude faussement polie.

HELA. ...Il y a de quoi faire ! J'en ai l'eau à la bouche !

YORICK. Les détritiques récupérés par Marguerite Noirel vivent leur mort puis leur résurrection dans un perpétuel printemps. Elle-même vit pour eux à la fois leur mort et leur renaissance. Elle accomplit une mission : à chaque fois c'est pour elle une sorte de corrida où la victime lui permet de vaincre les forces du Mal.

HELA. Rigolade ! Charabias ! Je m'en sors toujours ! Nul ne peut s'opposer à l'inévitable. L'être qui naît signe aussitôt son arrêt de Mort.

YORICK. Restons optimistes. Les sculptures que nous voyons sont un langage particulier propre à une artiste. Elle a toujours suivi un fil conducteur mais aussi structuré son travail.

L'OMBRE. C'est vrai ! J'ai créé des familles. Mes premières réalisations étaient très graphiques et toutes noires.

YORICK. De la couleur noire mêlée au noir de la saveur.

L'OMBRE. J'ai récupéré des fragments ferreux pour leur beauté et, dès mes premières créations, je les ai assemblés pour en faire des chimères.

VICTOIRE. Dites-moi, l'Ombre, qu'est-ce qui vous pousse à créer ?

L'OMBRE. Ce que le poète imagine de plus merveilleux se réalise effectivement si on dit avec cœur son poème merveilleux³⁶. Mes chimères viennent sans doute de mon goût pour la mythologie, goût peut-être issu de livres d'images de mon enfance. J'ai toujours voulu faire des statues hybrides. J'ai cherché à traiter de l'animalité dans l'homme. Mais il ne faut pas chavirer, se laisser couler par le courant tumultueux qui vous emporte, même si les flots sont de feu.

YORICK. Le feu de la soudure.

L'OMBRE. Celui aussi qui détruit le fer avant de la faire renaître. Le fer est en perpétuel renouvellement. Le fer est Phénix.

PAULOT. Les êtres chimériques de Marguerite Noirel sont-ils des études de mœurs ?

L'OMBRE. Je suis passionnée par la psychologie, les déviances, le normal et l'anormal. Je veux exprimer tout cela dans ces figures.

VICTOIRE. Marguerite Noirel nous raconte la condition humaine.

HELA. Vaste blague ! La condition humaine, c'est moi qui en décide ! Nul ne peut m'échapper. Je suis la reine de l'univers. Croyez-vous qu'un matin lumineux qui se lève ne finit pas par tomber dans la nuit la plus profonde ? Croyez-vous que les perles de rosée qui étincellent à l'aurore sur l'herbe fraîche et les ailes des moineaux qui s'y ébattent ne finissent pas par se volatiliser ? L'herbe est fauchée et les moineaux finissent entre les griffes des chats ! Quel malade guéri ne finit pas par mourir, un jour ou l'autre ? Quel astre, aussi brillant soit-il, ne termine pas sa course en une explosion de poussière dans le vide abyssal ? Quel est le plus fringant des adolescents, le plus porteur d'espoir devant la vie, qui ne se retrouve pas, un jour, réduit en cendres ? Dans la foule des moutons humains, quel est celui qui peut voler de ses propres ailes et s'échapper de la marée puante de ses semblables ? Quel est le privilégié parmi les hommes qui peut se vanter de survivre aux siècles ? Je suis seule à exister depuis toujours et pour toujours !

L'OMBRE. N'oublie pas, odieuse Hela, que l'Art et l'Amour traversent les Temps avec leurs fulgurantes ailes d'anges gardiens. Le cycle des saisons existe et tu n'as jamais pu l'arrêter, ni même le freiner. La rosée du matin revient le

³⁶ *Voyages extraordinaires*, Lucien, introduction générale et notes d'Anne-Marie Ozanam, textes (I, II, III A-B, IV, V, VI) établis et traduits par Jacques Bompaire, textes (VII, VIII, IX) traduits, introduits et annotés par Anne-Marie Ozanam, Paris, Les Belles-Lettres (Bilingue), p. 255. *Charon ou les observateurs*.

lendemain matin et la chenille renaît papillon au sortir de son cocon. Le chant des oiseaux est celui du ciel, il nous touche directement au cœur et nous rassure. Leur mélodie est éternelle.

Hela, ironique :

HELA. Deviendrait-elle poétesse ?

PAULOT. Crois-tu que sa sensibilité d'artiste soit apparue aujourd'hui ?

YORICK. Revenons aux premières œuvres : voyons *La Folie en tête*³⁷ ou *Les Gémeaux*³⁸.

³⁷ *La Folie en tête* (1995).

³⁸ *Les Gémeaux* (1994).



La Folie en tête (1995)



Les Gémeaux (1994)

L'OMBRE. La première est un personnage étrange coiffé d'un entonnoir...

VICTOIRE. Dans l'ensemble, les attributs de vos personnages sont distribués de manière plutôt discrète, ce qui demande au spectateur un effort d'observation et de réflexion.

L'OMBRE. *La Folie en tête* est une créature emprisonnée, qui n'est libre ni de ses geste, ni de sa pensée. La deuxième œuvre est un accouplement incongru de deux êtres radicalement différents. Tout est monochrome.

VICTOIRE. Mais, comme par une nécessité se faisant jour peu à peu, vous vous êtes mise en quête de couleur.

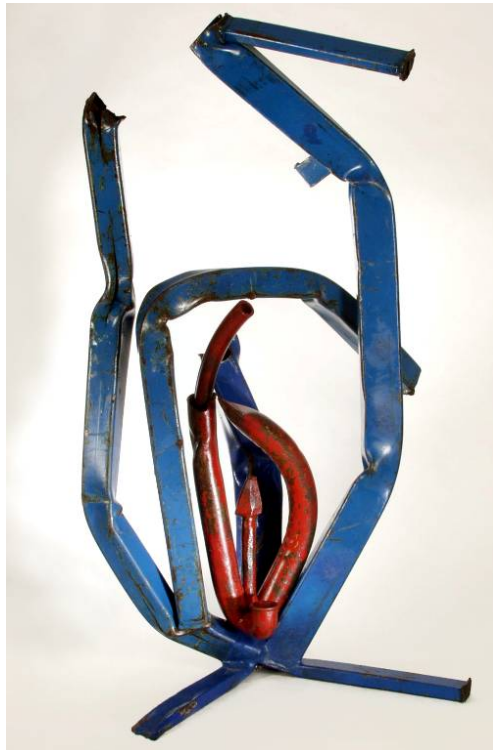
L'OMBRE. Généralement, les épaves récoltées au dépotoir d'objet ferreux portaient le noir industriel de leur fabrication. Je me suis intéressée à la couleur par la suite, avec des objets pourvus de teintes porteuses de signification, là où forme et couleur faisaient un mariage originel à préserver. N'oublions pas qu'il s'agit de *reliques*. Couleur fatiguée et rouille en plaque ou en étoupe présentent alors un caractère sacré ! À l'opposé de *La Recherche du Temps perdu*³⁹, sculpture restée surtout sombre, je peux citer *Bleu autour*⁴⁰, dont le nom indique toute l'ambiance teintée. Néanmoins, si je préserve les couleurs d'origine d'une épave, en revanche je dissimule toujours les traces de mes soudures car tout doit paraître naturel, comme un être né du premier jour de la trouvaille.

³⁹ *À la Recherche du Temps perdu* (1993).

⁴⁰ *Bleu autour* (2004).



À la Recherche du Temps perdu (1993)



Bleu autour (2004)

YORICK. Chère Ombre, tu nous parlais de familles. Qu'en est-il ?

L'OMBRE. Les *Portraits de famille* forment la première de mes familles. J'ai voulu représenter la société humaine avec tous ses travers : le rigide, le libidineux, le tourmenté, le fou, l'ambitieux, l'avare ou le doux rêveur. Ces portraits (j'en crée depuis vingt-cinq ans) sont toujours enfermés dans un cadre en rapport théâtral avec le personnage. Il m'arrive de faire des Janus, portraits bifaces aux visages totalement différents, même si parfois ceux-ci ont un œil commun...

Hela, toute réjouie et tapant des mains, interrompt l'Ombre :

HELA. Des monstres !

VICTOIRE. Elle représente toutes sortes d'êtres, du plus humble au mieux nanti, du plus gros au plus élancé, du plus ventru au plus maigre, du plus laid au plus dandy. Elle n'épargne aucune couche de la société humaine.

L'OMBRE. Les socles de mes *Portraits de famille* sont souvent de petites scènes de théâtre. Souvent, pour le regard, j'utilise des yeux artificiels de taxidermistes. Vient ensuite ma famille des *Natures post-mortem*, des natures mortes après la Mort, des assemblages étranges d'objets familiers devenus bizarres : pots cabossés, burettes à bec fendu ou des casseroles percées.

YORICK. Ah ! L'amour du Théâtre ! Qui nous dit que les planches ne portent qu'un défouloir au bon peuple ? Non ! Mille fois j'ai joué tel ou tel rôle, mille et mille fois je me suis transformé en vieillard ou en jeune premier, mille et mille fois j'ai été cruel ou généreux, et je puis vous l'affirmer : là où l'on joue, c'est sur le siège du spectateur !

VICTOIRE. Marguerite Noirel, Prométhée protège votre œuvre.

PAULOT. ...De même que le docteur Freud !

L'OMBRE. Vous décrivez sans doute le lot de tout créateur. Toutefois, je crois à la nécessité de travailler, travailler toujours et travailler encore.

PAULOT. Vous nourrissez le public de messages forts.

L'OMBRE. Mon rôle d'artiste n'est pas d'apporter des réponses, mais de poser des questions.

YORICK. Chère Ombre, je t'en prie, montre-nous des exemples de ces deux familles.

À partir de ce moment, visiblement, Yorick, l'Ombre, Victoire et Paulot évitent Hela, lui tournent le dos ou s'en éloignent de quelques pas.



Portrait de famille n° 94 (2010)

L'OMBRE. Ici se présente le *Portrait de famille n° 94*⁴¹. Des barres tordues, certaines d'un jaune encore très prononcé, un personnage agenouillé qui lève les bras ; d'un côté une tête de chien, gueule ouverte sur ses trois crocs, et de l'autre une réduction de tête humaine que l'animal a avalée. Serait-ce un glouton avalé par plus glouton que lui ? Là, j'ai disposé la *Nature post-mortem n° 43*⁴². Un vrai cimetière ! Ou plutôt la croix toute fripée rouge tomate d'une ambulance, le secours à un désespéré dont la tête défoncée en forme de galet brillant a roulé sur un socle, ses yeux exorbités et affolés tournés vers le curieux qui, stupéfait, découvre à côté une casserole bleue au manche vrillé dans laquelle bout un gros morceau de charbon de bois, un débris de tôle verdâtre en érection et piqué de trois petites vis à écrou démesuré, ainsi qu'une cuillère pleine de petites billes ressemblant à des lentilles, le tout sur un socle plat où figure en relief une épitaphe illisible... C'est un paysage de l'absurde...

⁴¹ *Portrait de famille n° 94* (2010).

⁴² *Nature post-mortem n° 43* (2009).



Nature post-mortem n° 43 (2009)

YORICK. Chère Ombre, tout cela n'est pourtant que dérision.

VICTOIRE. Marguerite Noirel provoque des émotions chez les autres, ce qui est bouleversant. Heureusement, son regard d'entomologiste sur l'humanité est teinté de tant d'humour que son œuvre puissante tourne le tragique en ridicule.

YORICK. Son humour me rappelle celui de Pablo Picasso⁴³ sculpteur.

VICTOIRE. C'est cru, mais c'est drôle. Elle manie une sorte d'humour noir. Ses œuvres terribles résultent d'une étonnante perspicacité. Là, le rire devient libérateur et accorde l'amnésie de l'horreur. Ses personnages exorcisent la noirceur du monde par leur noirceur burlesque.

YORICK. Chère Ombre, qu'en dis-tu ?

⁴³ Pablo Picasso (1881-1973).

L'OMBRE. L'humour est un puissant antalgique. Lucien nous l'explique : « J'ai recueilli Dialogue quand, de l'avis général, il était triste et squelettique. Je lui ai adjoint Comédie et, de cette façon, je lui ai ménagé la faveur des auditeurs qui, auparavant, craignaient ses épines et se gardaient de toucher de leurs mains cette sorte de hérisson. »⁴⁴ L'artiste combat la pieuvre et la tue en se gaussant d'elle.

YORICK. Voyons la suite avec la famille des *Outre-scènes*. Nous restons dans la logique du Théâtre : la scène et les coulisses, ou la scène et les conséquences du drame humain quand tombe le rideau.

L'OMBRE. Ce sont des petits formats destinés à représenter quelque chose de grand. Cette série a constitué pour moi une nouvelle démarche parce que je m'étais habituée à réaliser d'assez grands gabarits. Les *Outre-scènes* se composent de fragments terrestres échoués après un après. Je les constitue de déchets, de petites choses, de personnages, animaux ou végétaux, éléments d'architecture, tous incongrus et qui jouent une scène. Leur aspect carbonisé vient d'un cataclysme ou d'une explosion atomique.

YORICK. Voyons cet *Outre-scène n° 11*⁴⁵ qui me rappelle une barque à la dérive. À la poupe des êtres indéfinis tendent leurs bras vers le ciel. À la proue un rostre en forme de tête de bélier pour éperonner quelque bateau ennemi. À fond de cale, près d'un cerclage levé comme une roue esseulée, un animal cornu au museau allongé se recroqueville sur ses plaies. Il cherche à apitoyer avec ses petits yeux noirs tout ronds. La barque toute déformée semble avoir fondu sous l'effet d'une intense chaleur : la matière ferreuse d'aspect spongieux ressemble au toucher à la pouzzolane. Sauf la boule à bouter jaunâtre, tout est brun. Et d'un brun si foncé que seule une lumière fauve parvient à rendre les plis des volumes.

⁴⁴ *Voyages extraordinaires*, Lucien, introduction générale et notes d'Anne-Marie Ozanam, textes (I, II, III A-B, IV, V, VI) établis et traduits par Jacques Bompaire, textes (VII, VIII, IX) traduits, introduits et annotés par Anne-Marie Ozanam, Paris, Les Belles-Lettres (Bilingue), p. 4. Introduction à *Avant-propos ou Dionysos*.

⁴⁵ *Outre-scène n° 11* (2007).



Outre-scène n° 11 (2007)

VICTOIRE. Méduse a peut-être pétrifié l'embarcation et ses voyageurs.

YORICK. L'art de la sculpture se joue de l'immobilité et du mouvement. Chère Victoire, vous voyez cette œuvre comme un instantané photographique, un moment de récit figé pour toujours. Songez au sculpteur qui donne vie à son œuvre, même dans un matériau inerte. Songez à Pygmalion et Galatée⁴⁶. Mais, chère Ombre, ce bateau me fait penser à ceux de nos amies créatrices Dame Gallou⁴⁷ et Tellechea⁴⁸.

L'OMBRE. Nous vivons à la même époque et ressentons les mêmes préoccupations, chacune des artistes interprétant à sa façon.

VICTOIRE. Il me semble que cette œuvre-là appartient à une autre famille.

L'OMBRE. Oui, Victoire, il s'agit de *Pandora n° 37*⁴⁹. C'est la famille des *Pandoras*, ou boîtes de Pandore.

⁴⁶ Pygmalion, sculpteur de Chypre descendant d'Athéna et d'Héphaïstos, tomba amoureux de sa création, Galatée, une statue rendue vivante grâce à Aphrodite, déesse de l'Amour.

⁴⁷ *Le Phare de la galère* (2015).

⁴⁸ *Échoués* (2022).

⁴⁹ *Pandora n° 37* (2009).



Pandora n° 37 (2009)

YORICK. Oh ! Une touffe de serpents ! Ils jaillissent d'un socle de provenance indéterminée.

PAULOT. On voit se dresser un personnage porteur de deux colliers peut-être faits de vertèbres minuscules. La tête, aux yeux métalliques brillants mais volontairement inexpressifs, porte un bonnet d'âne. Les oreilles en sont marquées des lettres « B » et « A », comme pour ânonner l'alphabet à l'envers.

VICTOIRE. Son nez n'est-il pas une verge en demi-érection et, disons-le, un tantinet déchiquetée ?

L'OMBRE. Tout est possible. Pour cette famille, où le socle peut être une marmite ou n'importe quel support dès lors qu'il ressemble à une boîte et peut servir de vase d'aspect plus ou moins ambivalent, doit présenter à chaque fois en bouquet des éléments inquiétants, griffus, dentus, fourchus, piquants, effrayants, le tout dans un bouillonnement ou une explosion en tous sens, de sorte que le spectateur se demande ce que lui réserve l'avenir, si la noirceur des jours ne va pas vers sa propre élimination, sans jugement ni appel.

VICTOIRE. Rappelons-nous que l'humour permet de ridiculiser les gargouilles ! L'humour, c'est domestiquer ces monstres pour leur faire cracher l'eau des orages !

YORICK. Pour Marguerite Noirel, l'humour est sa façon à elle d'exprimer son amour et son respect du public.

PAULOT. Il me semble que pour les *Outre-scènes*, tout se passe *après* la catastrophe, et pour les *Pandoras*, *avant* la catastrophe.

L'OMBRE. Nous y sommes. Exactement dans les turbulences du temps présent.

YORICK. ...De l'époque dans laquelle nous vivons.

L'OMBRE. L'homme étant ce qu'il est, nous sommes toujours menacés.

YORICK. Avons-nous fait le tour des différentes familles ?

L'OMBRE. Reste encore la famille des *Hors-séries*. Les *sans famille*, en quelque sorte...

HELA. Forfanterie ! Tous les existants ont une famille : leur famille c'est moi !

YORICK. Fillette ignominieuse ! Vas voir dans les coulisses si nous nous y trouvons ! Ta robe rouge, découpée dans un rideau de théâtre, c'est du sang !

Victoire intervient pour détourner l'attention.

VICTOIRE. Voyons un exemple de *Hors-série*.

Hela se met à bouder.

L'OMBRE. Un *Hors-série* est le plus souvent fait de tuyaux. Voici deux exemples : *Fascination*⁵⁰ et *Rencontre génétique*⁵¹. Les tuyaux ont un côté organique très vivant. Leurs formes diffèrent du cylindre au ruban. Du tuyau creux peuvent émaner du vide ou un fluide, pourquoi pas ?

PAULOT. Avec les déclinaisons de tuyaux, serait-il question de sexualité ?

L'OMBRE. Cela fait partie de la vie. Mais je m'accroche secondairement à cette question.

YORICK. Si le tuyau, attribut masculin, produit du vide, ne représente-t-il pas l'incapacité à rendre heureux ? S'épanouir dans une étreinte, c'est bien, mais l'important n'est-il pas ailleurs ? Nous le disions, ce qui compte, c'est ce qui lie profondément les esprits et les âmes.

Hela prend un air nauséux :

HELA. Les histoires de cœur ? C'est dégoûtant !

VICTOIRE. J'avais cru comprendre que vous n'étiez pas concernée par la visite de l'exposition.

Hela se remet à bouder.

PAULOT. Vos créations à tuyaux dansent...

VICTOIRE. ...et virevoltent !

YORICK. Dynamisme étonnant de choses tirées de l'anéantissement !

PAULOT. Avec ces êtres fabuleux qui s'enlacent, je découvre une comédie savoureuse.

⁵⁰ *Fascination* (1999).

⁵¹ *Rencontre génétique* (1996).



Fascination (1999)



Rencontre génétique (1996)

VICTOIRE. D'un morceau mort l'artiste fait un être vivant et c'est l'abolition du temps qui passe.

YORICK. Ces tuyaux tout en creux produisent-ils seulement du vide ? Laissent-ils leur partenaire de glace ?

VICTOIRE. Pourquoi ne pourraient-ils pas transporter et expulser un liquide jouissif ?

L'OMBRE. À chacun son aptitude et son talent dans l'échange. Il reste que, pour prendre sens, l'étreinte ne peut qu'être communion d'êtres dans leur entièreté. Sinon, ce n'est qu'un jeu de plaisirs sans lendemain.

Hela, dépassée par la discussion, se parle à elle-même et se moque :

HELA. Ils doivent causer en langage codé. Leurs têtes vont éclater !

YORICK. Répétons-le encore et encore : celui qui ne cherche pas l'autre est bien à plaindre. Depuis toujours et pour toujours, tendre la main et le cœur sont la clef du bonheur. Je revois encore un pauvre hère que j'ai connu et qui restait aveugle aux approches secourables des autres. Son repli sur lui-même (véritable aliénation) et sa mélancolie permanente m'attristaient profondément. Pourtant, tout aurait pu être si facile pour lui ! À cette époque, j'ai déclamé pour lui sur les planches : « Son chemin se perd dans les bois, derrière lui se referment les branchages, l'herbe se redresse, la solitude l'engloutit. »⁵²

L'OMBRE. Mon voyage souterrain m'a beaucoup inspirée. Avant, je percevais un monde tout déformé et instable, qui se balançait et se déformait sous mes yeux, où le sol se dérobaît sous mes pas, où le ciel devenait pour moi une nuée dolente et grisâtre. Mon esprit ne voyait plus que l'animalité des hommes. J'étais sidérée par la peur. Quelle folie ! Mon esprit s'était transformé en une grande roue. Tourne et tourne cette roue !, grand moulin à engrenages, m'emportant contre ma volonté ! Des semelles de fer n'auraient pu me clouer au sol. La meule tournoyante qui érodait mon cœur allait toujours plus profondément, blessant et blessant encore toute mon énergie...

YORICK. À ton retour de Sicile, tu es devenue une autre.

L'OMBRE. Bien sûr. Et j'ai décidé d'utiliser à rebours les outils de Vulcain pour réparer le chaos du monde voulu par les dieux. J'ai décidé d'inverser les destins humains : j'ai cueilli des cadavres par dizaine sans jamais m'épuiser, et je les ai fait revivre par un pouvoir nouvellement acquis.

VICTOIRE. Sans doute le feu créatif ?

YORICK. Sans doute...

L'OMBRE. J'ai manipulé la puissance destructrice des épées de fer pour solidifier les squelettes de fer de mes personnages ressuscités. Le feu mortel m'a servi de feu régénérant.

YORICK. « Le fer même, le fer, bien que chauffé à blanc, / Approchant de [mes] yeux absorberait mes larmes / Et [devant] mon innocence éteindrait sa fureur. »⁵³

PAULOT. Cette petite bonne femme toujours très élégante manie la soudure à l'arc comme d'autres les aiguilles à tricoter.

⁵² Extrait d'un poème tiré de *Voyage dans le Harz en hiver* (1777), recueil de Goethe.

⁵³ *The Life and Death of King John* (*La Vie et la Mort du roi Jean*), William Shakespeare, traduction de Félix Sauvage, Paris, Les Belles Lettres (Bilingue), 1930, p. 110. Acte IV, scène 1.

VICTOIRE. Attention Marguerite Noirel ! Vous jouez avec le feu. Vous jouez avec le Mal !

L'OMBRE. Non, *je me joue du Mal* !

VICTOIRE. Cet alignement de créatures de fer, cuirassées et bardées de lames coupantes ou sciantes, brandissant des piques, tous ces soldats bien alignés me glacent, même s'ils sont tournés à la dérision.

L'OMBRE. Avec cela me revient une belle citation d'Hérodote : « Pendant la paix, les enfants ensevelissent leurs pères ; pendant la guerre, les pères ensevelissent leurs enfants. »⁵⁴

YORICK. Hélas, la guerre reste toujours d'actualité.

VICTOIRE. L'homme ne retient aucune leçon de l'Histoire.

Hela intervient, comme pour une évidence :

HELA. Et bien il suffit de réécrire l'Histoire !

YORICK. Prenons parti et dénonçons les crimes de l'homme, comme doit le faire tout artiste digne de ce nom, mais aussi tout humain digne de ce nom.

Hela semble révoltée :

HELA. Infâme scélérat ! Avec de tels propos, il ruinerait mon fonds de commerce ! Quelle folie !

Victoire se tourne vers l'Ombre :

VICTOIRE. Pourquoi n'avez-vous pas enlevé votre déguisement ?

L'OMBRE. J'ai toujours à apprendre. Nous avons tous toujours à apprendre. Le créateur doit « tendre vers la perfection, se dépasser soi-même, quitte à se faire violence »⁵⁵. La maîtrise de la technique de l'art reste absolument indispensable : l'art ne peut être offert au public que par des procédés admirables. Un message sans intérêt ne saurait plaire à personne, même transporté par une forme éblouissante ; un message fort ne saurait être sauvé par une mauvaise qualité de la forme. Le fond et la forme ne font qu'un et inversement.

YORICK. L'artiste, qui en même temps doit s'inscrire dans l'Histoire, travaille à représenter par tous les moyens à sa disposition un lieu géographique très particulier : le monde de l'invisible, de la pensée, du doute. Il doit conduire avec tact le spectateur vers la voie de l'inconnu, lui ouvrir une fenêtre sur les paysages ineffables de son devenir.

VICTOIRE. Marguerite Noirel crée un monde vraiment personnel qui débouche sur l'universel.

PAULOT. Son monde est outrageusement expressif.

L'Ombre désapprouve Paulot :

L'OMBRE. Méfions-nous des excès d'interprétation ! Je ne jure que par l'adage selon lequel « tout ce qui est excessif est anodin ».

Yorick, avec un air gentiment malicieux :

YORICK. Sur ce point, l'auteur de cette pièce n'est pas en accord puisque, pour lui, le débordement le plus échevelé frappe au plus fort les esprits et

⁵⁴ *Histoires*, Hérodote, préface de Jacqueline de Romilly, textes choisis, annotés et commentés par Paul Demont, Paris, Librairie Générale Française (Le Livre de Poche), 1987, p. 52. I, 87 (Crésus à Cyrus).

⁵⁵ *Lettre à un jeune artiste* (5 janvier 1949), Hermann Hesse, traduction d'Edmond Beaujon, Paris, Mille et Une Nuits, 1994, p. 10.

dérange suffisamment l'entendement pour le forcer à surnager dans la submersion des artifices.

Hela fait celle qui a mal entendu :

HELA. La subversion, j'espère !

YORICK. Laissons-la aller sur son chemin sans but. Profitons plutôt de ce beau moment en commun pour admirer le cortège triomphal des œuvres de cette exposition. Permettez-moi d'imaginer un spectacle de cirque où les enfants que sont les mortels rient aux éclats des pirouettes des clowns. Audacieuse et vaillante, notre artiste entre en piste et son habit d'étoiles scintillantes resplendit. Car le chapiteau dressé dans la nuit est éclairé au-dessus à travers une ouverture zénithale par le luminaire céleste. La lune se faufile donc sur *celle qui rend à la vie*. Elle la baigne de ses rayons magiques. L'artiste écarte ses bras dans un mouvement délicat et accueillant. Entre une troupe de gnomes de fer. Ils accourent vers elle. Ils ont perdu toute rigidité et, tout au contraire, la souplesse de leurs entrechats provoque dans le public une rumeur de surprise et de jubilation. L'artiste les reçoit dans ses bras et les embrasse avec chaleur. L'émotion du merveilleux apaise toutes les peurs. L'un pleure de joie, un autre sourit à l'extase, un autre encore reste béat en découvrant que sa personne peut se fondre au spectacle. Bien au-dessus du chapiteau, des comètes agitent leurs queues de flammes pour tracer dans le ciel nocturne des signes cabalistiques. Au milieu de la piste, une initiée les voit, les décrypte, et remercie les dieux de lui accorder le don d'insuffler la vie à la matière.

Hela s'en prend à Yorick. Elle l'attrappe par le col :

HELA. Bouc puant aux sabots crochus !

L'injure provoque une réprobation de tous.

YORICK. Rien ne saurait atteindre une Allégorie faite d'esprit et du sel de l'imagination.

L'OMBRE. Hela, tu as une haleine épouvantable.

HELA. Que dis-tu là ?

L'OMBRE. Autour de toi, on dirait que plus de cent vieux grognards ont pétaradé à cœur joie !

Hela se met à courir d'une œuvre à l'autre.

HELA. Marguerite Noirel contrevient à l'ordre du monde ! Elle m'a dépossédée de tout ce qui est ici ! Ça, ça, ça et encore ça, c'est à moi et elle me l'a pris !

Hela pousse un hurlement de douleur. Hela soulève une œuvre pour l'emporter. Elle renonce à l'approche de l'Ombre. Hela cherche à prendre la peau de Lapineau posée sur une autre œuvre. Victoire et Paulot se regardent d'un air entendu et s'avancent vers elle. Hela repose aussitôt la peau qu'elle voulait emporter. Le Cupidon en carton-pâte descend au-dessus du couple d'amoureux et se balance avec une régularité d'horloge.

VICTOIRE. Savez-vous, Hela, que Paulot et moi nous nous aimons ?

PAULOT. Nous nous aimons d'Amour.

VICTOIRE. L'Amour...

PAULOT. ...est le gardien de nos jours.

VICTOIRE. Je t'aime Paulot !

PAULOT. Je t'aime Victoire !

VICTOIRE. Nous ne faisons plus qu'un moralement. J'ai hâte que nous ne fassions plus qu'un physiquement.

Les amoureux sourient d'un air enchanté. Hela commence à reculer et se cache le visage des deux mains.

VICTOIRE. Je t'aime Paulot !

PAULOT. Je t'aime Victoire !

VICTOIRE. Allons tous deux vers elle.

PAULOT. Avançons et faisons-lui honte !

Hela recule encore, effrayée. Les amoureux s'avancent toujours plus vers Hela en clamant tour à tour, de plus en plus fort et gaiement l'un vers l'autre :

VICTOIRE. Je t'aime !

PAULOT. Je t'aime !

VICTOIRE. Je t'aime !

PAULOT. Je t'aime !

VICTOIRE. Je t'aime !

PAULOT. Je t'aime !

HELA. Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez tout ! J'ai l'Amour en horreur ! Pitié ! Arrêtez-vous !

Les amoureux avancent encore vers Hela.

HELA. Horreur ! Horreur ! Horreur !

Hela s'enfuit dans les coulisses. L'Ombre prend pieusement la peau de Lapineau et la dépose sur une autre de ses œuvres. Le rideau s'abaisse.

Épilogue

La pièce se termine par un ballet avec chant.

LE CHŒUR DES ACTEURS.

Celle qui tue et celle qui soigne,
Là-bas on s'aime et là-bas on saigne.
Tout s'entremêle et tout se sépare,
Tout se fracasse et tout se répare.

Dans la chair fraîche enfonce tes crocs,
Donne la mort, ce n'est qu'un accroc.
En vil escroc, gagne le gros lot :
Ramasse l'or à pleins tombereaux,
Ne donne rien, fais-toi des palais.
Nulle pitié et montre-toi laid.
Jouis du plaisir sans craindre l'excès :
Le cimetière affiche complet.

Celle qui tue et celle qui soigne,
Là-bas on s'aime et là-bas on saigne.
Tout s'entremêle et tout se sépare,
Tout se fracasse et tout se répare.

Cœur d'or déploie ses longs blancs pétales.
Ses yeux de feu niant le fatal,
Elle amasse les morts de métal
Et leur redonne le flux vital.
À chaque victoire sur la Mort
Sa joie réclame un nouvel effort.
La renaissance d'un pauvre mort
Est une victoire au corps à corps.

Celle qui tue et celle qui soigne,
Là-bas on s'aime et là-bas on saigne.
Tout s'entremêle et tout se sépare,
Tout se fracasse et tout se répare.

Le rideau s'abaisse.